

NOUVELLE - FRANCE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M. JACQUES AUGER.

Volume I

1er Juin 1882

Numero 14

La province du Manitoba et le Nord-Ouest canadien.

Nous avons déjà donné dans un précédent numéro de la *Revue* une description succincte du territoire de l'Idaho, E.-U. (1). Nous venons aujourd'hui offrir quelques détails sur les avantages que possèdent la province du Manitoba et le Nord-Ouest canadien au point de vue de la colonisation.

Plusieurs de nos lecteurs connaissent déjà cette partie du Dominion ; mais un grand nombre de personnes, parmi les étrangers surtout, ne se sont jamais donné la peine d'étudier ce territoire, si méconnu jusqu'à ces dernières années, et qui sera avant longtemps, nous n'en avons aucun doute, l'un des pays les plus importants de l'Amérique du Nord.

Et la preuve que cette assertion n'a rien d'exagéré, c'est que, en 1877, Lord Dufferin, alors gouverneur général du Dominion, a cru devoir aller se rendre compte par lui-même de l'état du pays, et qu'il fait les plus grands éloges de tout ce qu'il a vu. A son tour le marquis de Lorne, gouverneur actuel, y a passé la plus grande partie de l'été en 1881, et cette étude l'a tellement intéressé, qu'il est retourné, cette année, en compagnie de S. A. R. la princesse Louise, faire une exploration encore plus complète. De leur côté, les habitants des Iles Britanniques qui s'occupent d'émigration ont envoyé l'année dernière et il y a deux ans, des agents spéciaux avec la mission d'étudier le pays et de faire leurs rapports. Ces rapports ont été tout-à-fait favorables à notre Nord-Ouest et déclarent même que l'émigrant du Royaume-Uni trouvera dans ce territoire de plus grands avantages, en général,

que dans la province d'Ontario, considérée jusqu'ici comme la terre promise des émigrants anglais. Cette opinion, du reste, a été pleinement confirmée par la grande colonie de Memnonites (8,000) qui est venue s'établir, il y a quelques années, dans huit cantons sur la Rivière-aux-Rats, vingt milles à l'Est de la Rivière-Rouge, et qui a retenu, dernièrement, une nouvelle concession formant dix-sept cantons à l'ouest de la même rivière.

Le Nord-Ouest canadien comprend tout le territoire qui s'étend de la frontière ouest de l'Ontario jusqu'aux Montagnes Rocheuses, entre le 49e parallèle nord et l'océan arctique, et forme une étendue de plus de 2,500,000 milles carrés.

Il est divisé en trois districts, le *Keewatin*, le *Manitoba* et le *Nord-Ouest* proprement dit : le district de Keewatin s'étend depuis la frontière ouest de l'Ontario jusqu'à la frontière Est du Manitoba, et ensuite au nord de cette province, jusqu'au 100e degré de longitude ouest. Ce district relève de la législature du Manitoba.

La province du Manitoba, le plus ancien des trois districts, n'est qu'une légère fraction, mais une des plus importantes, de ce grand territoire. Elle est située entre les 49e et 52e parallèles nord et les 96e et 102e degrés de longitude ouest, à peu près à égale distance du pôle de l'équateur, et à mi-chemin entre l'Atlantique et le Pacifique. Elle occupe une surface d'environ 14,340 milles carrés. Elle est administrée par un lieutenant-gouverneur, un conseil de ministres et une chambre d'assemblée élective. Le siège du gouvernement est à Winnipeg.

Tout le reste du territoire, jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, forme le Nord-Ouest proprement dit. Ce territoire est administré par un lieutenant-gouverneur

(1) Voir la *Revue* du 1er Avril, 1882

assisté d'un conseil. Le siège du gouvernement est à Battleford, au confluent de la rivière Bataille avec la branche nord de la Saskatchewan. La police du Nord-Ouest est faite par une troupe montée forte d'environ 500 hommes, et qui a des stations sur différents points du territoire.

La plus grande partie du Manitoba et du Nord-Ouest se compose d'immenses prairies naturelles dont le sol est très riche et très profond. Le climat est extrêmement sain et beaucoup moins froid que la position géographique du pays ne semblerait l'indiquer. Il est vrai que, en hiver, le thermomètre descend à 30 et quelquefois à 40 degrés au dessous de zéro, mais c'est un froid sec, bien plus facile à supporter qu'une température moins basse accompagnée d'humidité. De fait, d'après les témoignages unanimes, le froid n'est pas plus grand à Winnipeg que dans la Province de Québec et dans la plupart des états de la Nouvelle-Angleterre,

Dans les prairies, la neige n'atteint pas, en moyenne, plus de dix-huit pouces (50 centimètres) d'épaisseur, et les bestiaux vont tout l'hiver aux pâturages. Comme il n'y a pas de *poudrière*, c'est-à-dire que le vent ne chasse pas la neige, les chemins sont faciles à battre et à entretenir. En été, la chaleur est assez forte, mais les nuits sont toujours fraîches à cause des brises de la prairie. En somme, et d'après les statistiques, c'est un des climats les plus salubres du monde entier.

Tout le pays est sillonné par de belles rivières dont les unes, comme la Saskatchewan, la Rouge, l'Athabaska, la McKenzie et la Rivière-de-la-Paix, offrent des moyens faciles de transport. Il y a, en outre, une grande quantité de lacs et d'étangs, quelques-uns de ces lacs ont des dimensions considérables. Le lac *Winnipeg* a trois cent milles de longueur, le lac *Manitoba*, et le lac *Winnipegosis*, cent vingt milles. Le gibier et le poisson abondent partout. Le chevreuil se trouve toujours en grand nombre sur la Rivière-de-la-Paix, et l'on rencontre encore le buffle des bois entre cette rivière et l'Athabaska. Les ours noirs sont nombreux en certains endroits écartés et constituent la principale nourriture de la population indigène pendant les mois de juillet et d'août. Le caribou se montre au nord et à l'est du lac Athabaska et fournit aux sauvages ainsi qu'au métis leur principale subsistance ; les lapins sont en quantité prodigieuse partout où il y a du bois de haute futaie. Les oiseaux aquatiques sont innombrables, en septembre surtout, dans le voisinage des lacs et des rivières, et l'on trouve les oies du Canada par bandes nombreuses sur la Rivière-de-la-Paix, pendant tout l'été. Le

lynx, la martre, le castor, le renard, l'ours et le buffle sont les principaux animaux à fourrure de cette région.

Une des principales raisons qu'ont essayé de faire valoir contre le Nord-Ouest ceux qui ne le connaissent qu'imparfaitement, c'est le manque de bois et d'eau potable. Il est bien vrai que les eaux de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine, à Winnipeg, sont vaseuses et qu'on n'en peut pas boire facilement sans les filtrer: il est également incontestable que, en quelques endroits, on rencontre des marais salants dont l'eau est imbuvable. Mais il serait injuste de conclure d'un fait isolé à un état de choses général. La vérité, c'est que partout l'eau potable se rencontre en abondance ; là où il n'y a ni lac, ni rivière, ni ruisseau — ce qui est l'exception, — on n'a qu'à creuser la terre de quelques pieds pour trouver une eau abondante et de bonne qualité. La plupart du temps, les sources claires se montrent à la surface même. Et, sur ce point, on a pris la peine de faire une étude rigoureuse et de recueillir des témoignages nombreux qui s'accordent tous du premier jusqu'au dernier.

Pour ce qui est du combustible et du bois de service, il est bien facile de concevoir qu'un territoire formé en grande partie de prairies naturelles n'offre pas, sous ce rapport, les mêmes ressources que les pays entièrement boisés. Mais il ne faut pas croire d'un autre côté, que le Nord-Ouest soit complètement dépourvu de bois. Les bords des rivières et de la plupart des lacs sont presque partout bien boisés. Ce ne sont pas toutes les essences des anciennes provinces, mais on y trouve en grande quantité le tremble, le peuplier, le baumier, l'épinette blanche, le bouleau, etc. Quelques uns de ces arbres atteignent de grandes dimensions. Le district de Keewatin, à lui seul, renferme de très belles forêts, d'une étendue considérable. En outre, tous les arbres de la Province de Québec, érables, chênes, hêtres, frênes, merisiers, qu'on y a plantés ont eu une bonne croissance ce qui confirmerait peut-être l'opinion d'un savant, naturaliste qui croit que le Nord-Ouest n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire une vaste prairie, mais que la dénudation de ces plaines est due sans doute à une immense inondation qui a dégarni le sol sur lequel les herbes seules ont ensuite poussé. Et ce qui appuie davantage cette hypothèse, c'est qu'on rencontre beaucoup plus au nord des pays parfaitement boisés.

Au surplus, cette objection n'a au fond que bien peu d'importance. Car pour ce qui est du combustible, on peut toujours avoir recours aux immenses gisements de houille qui se rencontrent en plusieurs

endroits du territoire, et qui ne demandent qu'à être exploités. Quant aux bois de construction et de menuiserie, les communications qu'on a maintenant par chemin de fer avec les autres provinces et les Etats-Unis, et qu'on aura bientôt avec la Colombie-Britannique, rendent le problème facile de solution.

On trouve dans le Nord-Ouest de riches dépôts d'or et de fer, surtout dans la région qui avoisine les Montagnes-Rocheuses, entre les 50 et 55e degrés de latitude.

Mais c'est surtout au point de vue de l'agriculture que nous signalons l'importance de ce territoire. Car l'agriculture, après tout, entrera toujours comme facteur principal dans l'existence et la véritable richesse des populations. La forêt vient à disparaître ; les richesses minières s'épuisent, mais le sol arable, pourvu qu'on l'entretienne un peu, conserve toujours sa vigueur et récompense au centuple celui qui le cultive. Or, sous ce rapport, nous croyons qu'il est difficile de trouver un pays qui offre, avec d'aussi vastes ressources, une plus grande facilité d'exploitation.

En parlant tout à l'heure du climat du Nord-Ouest nous avons dit que l'hiver, en général, n'y est pas plus rigoureux que dans la province de Québec et la plupart des états de la Nouvelle-Angleterre. On peut s'en convaincre, du reste, en consultant les lignes isothermes tracées sur ce continent. Ajoutons maintenant que le printemps y est aussi hâtif et que la végétation y est extrêmement rapide. La neige disparaît au commencement d'avril et la gelée quitte complètement le sol vers le vingt du même mois. Cependant il n'est pas nécessaire d'attendre cette dernière époque pour labourer et ensemer. M. Kenneth McKenzie, ancien cultivateur de l'Ontario, établi depuis plusieurs années au Manitoba, dit qu'il a labouré sa terre le trois avril et semé du blé le cinq, et que ce blé a donné un rendement de 30 à 35 minots à l'arpent. A certains endroits, cependant, il a récolté, sur un arpent, jusqu'à 60 minots, du poids de 70 livres le minot. Le grain est plus serré et plus lourd que celui d'Ontario et une culture améliorée, comme on la fait dans cette dernière province, augmentera sans doute le rendement général. M. McKenzie attribue la croissance rapide du grain à l'action des couches inférieures du sol qui dégèlent plus lentement et entretiennent l'humidité à la racine des tiges.

L'orge donne un rendement moyen de 42 minots par arpent ; l'avoine, 50 ; les pois, 33 et le seigle en proportion.

Les légumes viennent également bien. Les navets

donnent en moyenne 660 minots par arpent ; les pommes de terre, 300.

Ceci, cependant, n'est qu'une moyenne obtenue dans 34 cantons différents. On cite des chiffres isolés beaucoup plus considérables ; une récolte, entre autre, où les pommes de terre ont produit 600 minots à l'arpent et les navets, 1000 minots.

Les choux, la laitue, les radis, le céleri et toutes les plantes potagères y viennent en profusion. Les choux et les concombres surtout atteignent des proportions énormes.

Le lin et le chanvre donnent un excellent rendement, mais on les cultive peu, parceque, jusqu'à présent, on ne trouve pas facilement à écouler ces deux produits. Le blé-d'inde (maïs) vient bien en certains endroits, mais ne donne pas, paraît-il, autant de profits que les autres céréales.

Un grand avantage pour le cultivateur, avantage qui compense amplement la rareté du bois, c'est qu'il n'a pas besoin de faire de défrichement. En arrivant, le colon laboure sa prairie et peut semer de suite. Comme le sol est extrêmement riche et profond,—la couche d'alluvion variant de deux à douze pieds,—il peut supporter une longue culture sans engrais. Et à ce sujet, on rapporte le fait étonnant que, à Kildonan, près de Winnipeg, on a recueilli, sur une même pièce, quarante récoltes consécutives de blé, sans employer d'engrais ; et la quarantième récolte donnait encore un rendement de 30 minots à l'arpent.

Pour ce qui est des fruits, on y trouve les poires sauvages (*Ameleanchier canadensis*) en immenses quantités. Les fraises et les framboises sont très abondantes dans plusieurs districts et ont une riche saveur. Une variété de framboise jaunâtre (*Rubus Arcticus*) croît abondamment au lac Athabaska et dans la vallée de la Rivière-aux-Anglais. On trouve aussi beaucoup de canneberges dans les districts boisés sur les deux rives des rivières Athabaska et Eau Claire, ainsi qu'autour du lac Athabaska. Les grosses groseilles et les *gadelles* de plusieurs variétés s'y rencontrent, mais elles ne sont pas beaucoup recherchées. Les bluets et les airelles abondent dans certaines localités. On trouve aussi la cerise douce et la cerise acide.

Les prunes sont excellentes, et le raisin sauvage quoique petit, croît en grandes quantités sur le bord, des rivières. Le sol, trop riche, n'est pas favorable, en général, aux poires et aux pommes, si on excepte, toutefois, la pomme dite de Sibérie qui croît à l'état sauvage, ainsi que certaines espèces plus rustiques. Dans les endroits rocheux, cependant, on peut culti-

ver de beaux vergers, si on a soin de les abriter en plantant, tout autour, des arbres plus résistables.

Au reste, un grand nombre de plantes, de légumes et de fruits qu'on ne cultive pas encore en grand, viennent cependant très bien là où on a fait l'essai et il est certain que, avant longtemps, le Nord-ouest aura fait, sous ce rapport, de nombreuses et précieuses acquisitions.

Pour ce qui est de l'élevage des animaux, le pays offre partout des avantages incontestables. Les hivers sont froids, mais le climat est sec, et la neige est peu considérable, en poids comme en profondeur. Les animaux de toute espèce ont un pelage plus fort sous les hautes latitudes, en sorte que la robe, qui est plus épaisse, contrebalance la rigueur du froid. D'ailleurs, la neige sèche ne fait jamais de tort aux animaux dans les autres provinces; et, comme il n'en tombe pas d'autre au Nord-Ouest, il ne saurait y avoir d'inconvénient sous ce rapport. Le bétail hiverne très bien, et, suivant M. Grant, exige moins de soins que dans la Nouvelle-Ecosse. Il trouve facilement sa nourriture sur la prairie où la grande herbe subsiste tout l'hiver. Chevaux, bêtes à cornes et moutons courent dans le jour sur la plaine et reviennent le soir chercher leur abri. Naturellement, on les soigne aussi à l'étable, mais ils exigent moins de nourriture et moins d'attention, parce qu'ils s'acclimatent facilement. Et, à ce propos, M. George Dawson raconte qu'il a vu, en juillet 1873, dans le voisinage de la Montagne-à-Bois, un troupeau de bêtes à cornes, qui, parti d'un des forts des Etats-Unis, au sud, s'était égaré. Ces animaux étaient devenus tout à fait sauvages et aussi difficiles à approcher que le buffle. Nonobstant le fait qu'ils étaient venus originairement du Texas, et qu'ils n'étaient pas habitués à la neige et à la gelée ils avaient néanmoins passé l'hiver comme les autres et se portaient à merveille.

A raison des légères pluies d'automne, l'herbe sur pied est presque aussi bonne que le foin à l'approche de l'hiver qui établit son domicile dans le pays sans être accompagné de fortes pluies comme dans l'Est. Cette herbe reste bonne tout l'hiver, parce que la neige n'étant pas humide, ne la fait pas pourrir. Au printemps, elle est encore très bien conservée; en sorte que le bétail s'en nourrit jusqu'à l'approche de nouvelles.

Le foin naturel que donne la prairie est un excellent fourrage, surtout pour les bêtes à cornes. Il est ordinairement long de cinq ou six pieds, et, malgré sa dureté, contient beaucoup d'éléments nutritifs. Il donne en moyenne trois tonnes à l'arpent et se coupe et se prépare au prix d'une piastre la tonne.

D'ailleurs, le fait que plusieurs cultivateurs d'Ontario et de Québec vont établir au Nord-Ouest des ranches immenses pour l'élevage du bétail prouve surabondamment que nous n'exagérons pas les avantages de cette région sous ce rapport.

Voici en résumé, ce que dit du Nord-Ouest l'honorable sénateur Sutherland dont l'opinion fait autorité sur la matière :

"J'ai demeuré toute ma vie dans le Nord-Ouest. Je suis né dans les limites de la ville de Winnipeg. J'ai cinquante-trois ans et je suis un cultivateur pratique. D'après ma longue expérience en cet endroit, et d'après ce que j'ai vu dans d'autres provinces, j'en suis venu à la conclusion que le sol, le climat et les autres avantages naturels de Manitoba favorisent le succès de l'agriculture et qu'un pauvre homme peut y vivre plus aisément que partout ailleurs dans le Dominion.

"La profondeur ordinaire des dépôts d'alluvion, sur la prairie, est d'environ deux pieds et demi, et, sur les bas-fonds, de deux pieds et demi à vingt pieds."

Au sujet de l'écoulement des produits, il ajoute :

"Depuis quinze ans, nous avons chez nous un marché pour le surplus de nos produits, conséquemment, nous n'avons pas exporté de produits de ferme."

Et ce marché ne peut que s'agrandir chaque année. C'est, du moins, la conclusion à laquelle on arrive facilement lorsqu'on considère que Winnipeg, capitale du Manitoba et métropole du Nord-Ouest, qui ne comptait que 215 habitants en 1870, renferme aujourd'hui une population de plus de 20,000 âmes. S'il arrivait, cependant,—ce qui n'est pas probable,—que la surabondance des produits encombrât le marché local, la facilité des communications par les voies ferrées actuelles et par celles qui seront bientôt terminées, rendrait l'exportation très profitable.

Voici les prix qu'obtiennent certains produits sur place :

Blé par minot.....	\$ 1 25 @ \$	1 50
Orge " "	75 @	1 10
Avoine " "	75 @	1 00
Pois " "	1 00 @	1 25
Pommes de terre par minot.....	65 @	.85
Beurre- par livre.....	25 @	35
Fromage " "	25 @	.30
Oeufs, par douzaine.....	20 @	25
Vaches laitières.....	30 00 @	60 00
Bœufs, la paire.....	35 00 @	200 00

Ces prix élevés sont tout à l'avantage du cultivateur; cependant, il ne faut pas croire qu'ils soient inabordable pour la classe ouvrière, qui obtient des gages

relativement beaucoup plus élevés et un travail constant.

Terminons en citant ici l'opinion de quelques hommes distingués sur le territoire dont nous venons de donner une imparfaite description.

M. Blodget (E. U) disait : "—Le bassin de Winnipeg donne, en moyenne, la production de blé la plus considérable du continent américain, et, probablement, du monde entier."

Lord Dufferin : "—Ce pays féérique dépasse également les calculs du géomètre et les rêves de l'explorateur."

M. Taylor, consul des Etats-Unis : "—Les trois-quarts de la zone qui produit le blé, dans l'Amérique du nord, se trouvent au nord de la frontière des Etats-Unis.

Le capitaine Palliser : "—Il est un fait réel de la plus haute importance pour l'avenir de l'Amérique Britannique du nord, c'est que toute cette grande zone peut être colonisée et cultivée sans interruption à partir du Lac-des Bois jusqu'aux passes des Montagnes-Rocheuses.

Et lord Milton : "—Comme pays agricole, cette région peut difficilement être surpassée. Son climat est excellent et les céréales de toutes sortes y viennent en abondance, même avec le système primitif de culture des métis.

Enfin, voici ce que dit M. Thomas Dowse, l'un des rédacteurs du *Chicago Commercial Advertiser*, dans un article de ce journal publié ensuite sous forme de brochure et illustré. C'est, du reste, l'écrit le plus complet et le mieux fait, parmi tous ceux que nous avons consultés sur le sujet :

"La région comprise dans le territoire du Nord-Ouest peut être appelée avec raison un *pays de perfection*. Elle a une atmosphère pure, un climat salubre, vivifiant, avec des printemps hâtifs, des automnes doux et agréables et des hivers secs et uniformes sans grandes chutes de neige. On y trouve des rivières et des sources de l'eau la plus pure ; il n'y a pas de fièvres parce qu'il n'y a rien pour les faire naître. Le sol l'air et l'eau, tout concourt à conserver la santé et à défendre les nouveaux arrivants, — même des pays les plus lointains, — contre ces maladies si fréquentes chez ceux qui tentent de s'acclimater dans les pays situés plus au midi. Ici, avec cet air vivifiant (*health-giving*) il n'y a rien de semblable à redouter ; hiver comme été l'étranger sont ses forces s'accroître.

"C'est aussi le pays des magnifiques prairies et des forêts splendides, des grands lacs et des belles rivières ; c'est le grand jardin naturel du continent."

"....Signalons aussi ses 500,000 milles carrés de

terrains houillers, ses riches dépôts d'or et de fer"....

"...Les grands avantages que le gouvernement du Dominion offre aux colons sont beaucoup plus grands que ceux accordés par le gouvernement des Etats-Unis,"....

"..... Pour vous fils de la vieille Angleterre, du jeune Canada et des Etats-Unis, qui êtes décidés à prendre dans cette vie réelle et rémunérative la véritable part d'un homme, je suis certain que vous viendrez vous choisir un foyer dans ce beau Manitoba (le "Déroit-aux-Esprits" des Indiens) on peut-être par delà ses frontières dans le véritable Nouveau Nord-Ouest".....

On se persuade difficilement que ces paroles sont écrites par un citoyen de St Paul du Minnesota et publiées par un journal de Chicago, Illinois, tant elles sont élogieuses et tant elles rendent justice en même temps à cette partie de notre pays.

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre, car, tous ceux qui ont visité le Nord-Ouest en ont rapporté les mêmes impressions. Nous croyons, cependant, que si notre pays a été un peu plus lent que celui de nos voisins à attirer le courant de l'émigration européenne, c'est uniquement parce qu'il était moins connu, et, disons-le en nous frappant la poitrine, parce que nous avons trop négligé de le faire connaître. Aujourd'hui, toutefois, on nous ignore un peu moins et les émigrants commencent à prendre la route du Nord-Ouest. Nous ne pouvons que leur répéter, à eux, aussi bien qu'à ceux de nos compatriotes qui seraient tentés d'aller gagner une pénible existence aux Etats-Unis, ce que nous disions en terminant notre étude sur l'Idaho :

"Notre sol est neuf et riche. Il n'attend que le travail des hommes pour se développer. A ceux qui ont des bras et du cœur de venir exploiter ses inépuisables richesses. Il récompensera au centuple les colons de "bonne volonté."

NAPOLÉON LEGENDRE.

Le Roman d'une vieille Fille.

(Suite et fin.)

Un soir, Estelle venait d'allumer sa chandelle. La lingère chez qui elle demeurait depuis son déménagement était descendue à son magasin, la laissant seule occupée à rafraîchir ce voile nuptial qu'elle avait acheté à l'intention de défunt mon futur oncle Marcel.

Depuis trois ans qu'il était enfermé dans son carrou, il avait besoin de quelques coups d'aiguille pour le remettre à la mode du jour ; car, ne l'oubliez pas, ma tante Estelle avait toujours été très-élégante et elle eût rougi de paraître en public, si elle n'eût été attifée correctement, suivant le dernier caprice du goût parisien. Donc elle cousait, gaie plus qu'à l'ordinaire, quand la lingère rentra précédant Guillaume, qui rouge, tout essoufflé, venait de franchir d'un bond les quatre étages qui séparaient la rue de la chambre de celle qui devait bientôt porter son nom. Tout son visage était épanoui, ses yeux brillaient, l'émotion de sa voix trahissait un contentement extraordinaire. Il tomba sur un siège plutôt qu'il ne s'assit et montra un papier qu'il tenait à la main : " Estelle, ... Madame Richard, s'écria-t-il, ... je suis... riche ! " Il ne put en articuler davantage, il venait de choir tout de son long sur le plancher ! Mme Richard et ma tante s'empressèrent de le relever et à elles deux parvinrent, non sans peine, à le hisser sur un canapé. On appela une voisine qui courut chercher un médecin, pendant que ma tante inondait d'eau glacée le crâne et les naseaux du pauvre garçon. Il respirait bruyamment. Des sons incohérents s'échappaient parfois de ses lèvres, sa tête était brûlante..... Enfin le médecin arriva. En un instant il eut constaté l'apoplexie foudroyante, tout probablement causée par une grande et soudaine émotion. On ramassa la lettre qui était tombée de ses mains et on apprit que Guillaume était l'unique héritier d'un cousin de Bourgogne récemment enrichi par le trafic des assignats et des biens nationaux. Il laissait à son légataire une somme assez ronde placée à gros intérêts et des propriétés considérables en excellentes conditions de rapports.

Guillaume ne revenait pas à lui. Le docteur le fit transporter d'urgence à l'hôpital le plus voisin où on serait mieux en état de le soigner. Ma tante Estelle obtint de s'installer à son chevet.

Elle le quitta trois jours après pour accompagner au cimetière son quatrième fiancé que les soins, le dévouement et la science n'avaient pu sauver. Le mouchoir à bordure noire subit une nouvelle inondation. Madame Richard voyait sa pensionnaire se déperir à vue d'œil. Elle l'aimait sincèrement ; car ma tante était si bonne qu'il suffisait de l'approcher pour s'y attacher aussitôt. Elle résolut, pour essayer de la distraire, de l'emmener au bord de la mer, en Bretagne, chez une de ses parentes. Estelle, dans l'état de prostration où l'avait plongée cette dernière catastrophe, se serait sans résistance laissée emmener au bout du monde, si l'on eût voulu. Madame Richard la

priit par le bras et l'installa à côté d'elle, dans la diligence qui les conduisit dans les environs de St. Malo. Là, le grand spectacle de l'Océan, la variété des aspects qu'il présente à chaque instant du jour, les manœuvres diverses, qu'exécutaient en vue de la côte les bateaux pêcheurs et les grands bâtiments, l'éphémère apparition à l'horizon d'un rapide corsaire qui, léger comme une mouette, défait à la course les gros navires des Anglais, les ébats des oiseaux de mer sur les vagues et la falaise, tout cela jeta dans l'esprit de ma tante de salutaires diversions. Petit à petit son chagrin s'adoucit. Elle devint plus sociable. Alors, on l'emmena chez les voisins à qui l'on faisait de courtes visites. D'autres fois elle suivait la parente de Mme Richard jusqu'à St. Malo où l'on faisait des emplettes. L'excellente lingère dut retourner à Paris pour reprendre la direction de son petit commerce qu'elle avait laissé aux soins d'une ancienne ouvrière en qui elle avait confiance et ma tante Estelle demeura chez la veuve Gaillard, pour qui elle faisait de petits travaux de couture. C'était une bien brave femme que Mme Gaillard. Veuve d'un capitaine de corsaire, elle avait un fils unique qui avait pris, malgré elle, le commandement du navire paternel. On l'attendait d'un jour à l'autre, car il était en course depuis longtemps, et à moins qu'il ne lui fût arrivé malheur, il fallait qu'il revint. En effet, quinze jours après le départ de Mme Richard pour Paris, le jeune commandant mouillait son brigantin dans St. Malo, traînant à la remorque une bonne prise. L'affaire avait été chaude. Vainqueur et vaincu avaient gravement souffert et tous deux réclamaient d'urgentes réparations. Le capitaine licencia son monde et arriva bientôt sur le seuil de sa chaumière. En entrant, il fut frappé de la grave beauté de ma tante Estelle ; car elle n'était plus jolie, à présent, elle avait trop souffert pour cela ; mais ses traits avaient acquis un caractère particulier qui leur prêtait un nouveau charme. Mme Gaillard se hâta de mettre son fils au courant des malheurs de sa protégée. Ce récit intéressa vivement le jeune marin. Ces gens de mer ont le cœur bon, généreux sensible après tout. Les dangers sans nombre qu'ils courent, les souffrances qu'ils endurent, les privations qu'ils subissent durcissent bien l'écorce, mais généralement elle développe dans leur âme des sentiments de compassion qui les portent à secourir et à soulager ceux qui souffrent.

Michel Gaillard eut pour ma tante tous les égards possibles. Il se fit aussi galant qu'il put et se montra toujours assidu et plein de prévenances. Avec le caractère de ma tante Estelle l'intimité s'établit, bientôt et Mme Gaillard, qui espérait par là attacher son fils

au rivage, faisait tout en son pouvoir pour développer les germes d'une affection réciproque. Elle y réussit et son fils ne reparlait plus de partir. Il allait bien quelquefois flâner sur les quais de St Malo ou bien regardait défilér les navires qui sillonnaient la Manche. Alors il devenait taciturne, ses yeux se couvraient d'un voile de profonde tristesse ; il s'arrachait péniblement à cette contemplation et allait s'enfermer dans sa chambre où étaient ses cartes, ses instruments, son sabre et ses pistolets d'abordage. Mais le soir, au souper, les sourires de ma tante et sa conversation enjouée, dissipaient en partie cette mélancolie. Mme Richard, qui estimait également ma tante et le fils de sa cousine, eût été enchantée de les voir unis. Estelle fût alors entrée dans sa famille et Michel Gaillard eût abandonné la mer. Aussi usa-t-elle de toute son influence auprès de ma tante pour hâter le dénouement tant désiré et accepta-t-elle avec empressement de faire à Paris les démarches nécessaires. Cette fois c'était bien plus les deux veuves qui avaient conclu ce mariage que les futurs époux. Le garçon s'était laissé persuader par sa mère et madame Richard avait, non sans un peu de peine, réussi à décider ma tante. Celle-ci avait tant souffert déjà, son âme avait été abreuvée de tant de déception et de déboire, qu'elle n'osait plus s'engager dans cette voie qui avait été quatre fois si fatale. Elle aimait Michel, il est vrai, mais non plus avec l'élan et la passion d'autrefois. Les belles années étaient à tout jamais disparues et ses illusions évanouies sans retour.]

A Paris, quelques petites difficultés de bureau avaient surgi et les délais traînaient en longueur ; enfin on put fixer le jour où tous les obstacles seraient disparus et ma tante fit venir par la diligence le précieux carton renfermant le voile et la couronne d'oranger, qui, depuis le Directoire, attendaient la fameuse cérémonie. Le mauvais génie de ma tante sommeillait, mais il allait bientôt se réveiller.

Michel Gaillard et sa fiancée se promenaient ensemble sur la falaise, par une belle matinée de juillet ; la mer était superbe, le ciel serein et la brise propice. Toute une flottille de pêcheurs venait de sortir et gagnait prestement le large. Le yeux du capitaine les suivaient avec intérêt.

Il eût voulu être là, au milieu de toute ces barques, dont il connaissait intimement les patrons, et du fond de son cœur leur souhaitait bon voyage, lorsque parut à l'horizon un navire, qu'à sa voilure et à ses manœuvres Michel reconnut de suite pour une frégate. Aussitôt son cœur bondit d'émotion.

Était-ce un bâtiment français en croisière ou un chasseur anglais venant jusque sous les canons de

nos côtes surprendre les caboteurs et les bateaux de pêche ? Bientôt il n'y eut plus de doute possible. La frégate manœuvra pour couper la retraite aux plus avancés des pêcheurs bretons. Elle leur fit signe de mettre en panne et de se rendre. Comme les Français n'avaient pas l'air de vouloir obéir à ses injonctions, l'Anglais fit gronder son artillerie, dont la grosse voix éveilla dans l'âme du capitaine de douloureux échos. Les barques bretonnes étaient légères, montées par de hardis marins, la brise était bonne, la mer maniable, elles souquèrent de toile et gouvernèrent au plus près pour embarrasser la frégate par de fréquents virements de bord.

L'Anglais, de son côté, largua ses bonnettes, changea ses amures et la chasse commença.

Bientôt chasseurs et chassés disparurent sous l'horizon. Par intervalles, le bruit sourd de la canonnade venait seul révéler que la poursuite durait encore. Enfin tout rentra dans le silence et il ne resta plus de l'incident que la violente colère du brave corsaire.

« Ah ! canailles, s'écriait-il, en montrant le poing aux Anglais, tant qu'ils furent en vue, vous profitez de ce que je suis à terre pour venir à ma barbe insultez mes compagnons. Allez ! jouissez de votre reste, bientôt nous allons nous revoir, et vous me paierez cher votre effronterie. » Il rentra précipitamment chez lui, traînant à sa suite ma pauvre tante qui, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait régler son pas sur le sien. Le soir même, n'écoutant ni raisons ni prières, sans se laisser attendrir par les pleurs de sa mère ni les protestations de sa fiancée, qui prévoyait une nouvelle catastrophe, il partait pour St Malo afin de composer son équipage. Deux jours après, son joli brigantin, gracieusement incliné sous une forte brise, saluait de deux coups de canons la pauvre veuve et ma tante Estelle tristement assises sur la falaise pour le voir passer. Michel, de sa dunette, vit longtemps les mouchoirs s'agiter. Tout au fond de son cœur, il lui sembla bien entendre retentir les sanglots des deux femmes ; mais il sentait, sous ses pieds, le roulis de son navire, il entendait les grincements des poulies sous l'effort des drisses qui établissaient la voilure, le vent sifflait dans les manœuvres et faisait joyeusement claquer les plis du pavillon hissé à la corne. Le charme avait recouvré sa puissance. Le fils et le fiancé n'étaient plus maître de lui-même, il appartenait désormais à la mer et à cette vie d'aventures à laquelle, un instant il semblait avoir dit un éternel adieu. Le lendemain, comme par une amère dérision du destin, on apportait à la chaumière une lettre de Mme Richard et tous les papiers nécessaires au mariage. Ma tante

n'eut pas le courage d'ouvrir la missive; le mouchoir à bordure noire était encore une fois à tordre par les deux bouts. Cependant tout espoir n'était pas perdu. Il arriverait un jour où le trop fougueux capitaine reviendrait au port, rassasié de sang et de carnage. Alors Estelle aurait toutes les chances de parler encore à son affection et de se l'attacher pour toujours. Il fallait se résigner et attendre; comme le délai pourrait être long, il fallut bien rentrer à Paris et reprendre l'aiguille. Les mois s'écoulaient tristes et monotones.

Ma tante passait ses trente ans, mais elle était dans toute la maturité de sa splendeur. A ce qu'on m'a souvent raconté, elle obligeait dans la rue, les regards à se diriger vers elle et plus d'un s'arrêtait pour la suivre des yeux. Si elle eût voulu écouter les badinages et les compliments qu'on chuchotait à son oreille, elle eût trouvé des distractions faciles pour abrégier sa longue attente. Mais elle n'était rien moins que volage, et quand elle se donnait, c'était absolument sans réserve. Donc elle appartenait à Michel Gaillard; il avait emporté ses promesses, elle resterait à lui jusqu'à ce qu'une cause violente vint lui rendre sa liberté. Un soir, Mme Richard rentra au logis commun avec un air de grand mystère. Evidemment, elle voulait cacher quelque chose et néanmoins la langue lui démangeait. Estelle s'en aperçut et se conduisit de telle façon que le lendemain elle avait appris, non sans revenir souvent à la charge, que le brave corsaire qu'elle attendait était enfin de retour; mais dans quel état, grand Dieu! De ses robustes membres, il ne lui restait qu'une jambe unique; on avait dû lui amputer la cuisse droite. Pendant un combat, une caronade chargée avec trop de précipitation avait éclaté, foudroyant ses servants et renversant sur le pont le pauvre Michel sanglant et mutilé. Ce fut un nouveau coup de foudre qui éclata dans le cœur de la pauvre tante. Il eût autant valu que son fiancé fût tué sur le coup ou qu'il eût été précipité au fond de la mer. Comment pourrait-elle se montrer au bras, pardon, aux côtés d'un mari aussi incomplet? Elle qui avait failli être marquise et maréchale de France, il lui faudrait se résoudre à s'enfermer dans un hameau de Bretagne et à passer ses jours dans le rôle peu récréatif d'infirmière. Il n'y avait là rien de bien séduisant. Aussi, demeura-t-elle plongée dans un abîme de désolation sans pareille jusqu'à ce que, prenant une résolution suprême, elle déclara catégoriquement qu'elle ne franchirait point le seuil de l'hôtel des Invalides, car l'empereur, par une faveur extraordinaire, venait d'envoyer au pauvre mutilé la croix d'officier de la légion d'honneur et le brevet d'admission aux Invalides. Mais Michel était

trop généreux et comprenait trop bien sa situation pour blâmer ma tante. Il lui rendit sa parole; puis, profondément dégoûté de la vie, il déclina les faveurs impériales. La seule qui eût pu le consoler de son triste état et de son abandon lui manquait forcément. Il ne pouvait plus aller à la mer. Les journées s'écoulaient en contemplation du haut de la falaise. Le marasme et le désespoir le minaient rapidement. Un an ne s'était pas écoulé depuis l'accident qui lui avait été si funeste, qu'il allait à l'ombre des murs de l'église, rejoindre son père et dormir auprès de lui son dernier sommeil.

Ma tante porta son deuil, car, après tout, elle l'avait aimé et elle se reprocha longtemps la malencontreuse promenade durant laquelle ils avaient aperçu la frégate anglaise, cause première de son dernier malheur. Mme Richard se faisait vieille, elle aspirait au repos, sa modeste fortune lui permettant de couler en paix ses derniers jours. Elle céda à ma tante son fonds et ses pratiques et partit pour St Malo, où la pauvre Mme Gaillard l'appelait pour la consoler. Ma bonne Estelle se retrouva toute seule, dans cet immense Paris où personne ne connaissait ses chagrins et ne pouvait y compatir. Les premières années lui furent pénibles. Les événements successifs qui s'étaient produits en France avaient souvent causé un grand préjudice aux affaires et le petit commerce de ma tante avait, par contrecoup, subi bien des entraves à la suite de toutes ces commotions politiques.

L'invasion, les Cents-Jours, l'occupation étrangère, les réactions du rétablissement des Bourbons, les proscriptions, les terreurs qui s'étaient emparées des propriétaires de biens nationaux, tout cela avait créé un malaise général dont s'étaient ressenties davantage les modestes positions sur lesquelles les soucis et les appréhensions ont toujours tant d'influence. Aussi ma tante vieillit-elle rapidement.

Sur ces entrefaites, nous vinmes habiter la capitale; j'étais déjà un jeune homme et c'était dans l'intérêt de mes études que ma mère s'était décidée à quitter notre province. Ce fut une grande fête que le jour de notre installation auprès de la pauvre délaissée. Vous dire ce que je fus choyé, cajolé, dorloté par ma tante, me serait impossible. Elle voyait en moi la cause de cette réunion qui allait adoucir un peu sa mélancolie en faisant cesser son isolement. Elle était pourtant encore belle, malgré ses cheveux grisonnants, son air sombre et rêveur. Quand elle voulait faire un brin de toilette et nous accompagner le dimanche, au jardin des plantes ou dans les musées, je vous assure que j'étais fier de me trouver à ses côtés.

tés. Car c'est moi qui alors lui donnait le bras et à qui de droit, revenait l'honneur de lui aider à sauter les ruisseaux et à traverser, sans trop d'encombre, les rues boueuses de l'ancien Paris.

Vinrent les mois de vacances. J'allais être à ma tante, ou plutôt elle allait être à moi tous les jours. Son associée, plus jeune qu'elle, "prenant soin de la boutique, l'excellente Estelle allait me servir de guide à travers les merveilles des environs de Paris. C'est ainsi que nous allâmes ensemble, bras dessus bras dessous, respirer l'air de Meudon, savourer les pêches de Montreuil, déjeuner sous les ombrages de Romainville et nous assourdir aux sons des mirlions et des grosses caisses des foires de village.

Ma tante riait de bon cœur et partageait mes ébats. Elle oubliait son âge et se revoyait brillante, riieuse et légère aux bals patriotiques installés sur les ruines encore fumantes de la fameuse Bastille. La fin des vacances approchait et nous n'avions pas encore vu Versailles. Nous nous mimas donc en route un bon matin, ma mère, ma . . . et moi, pour lier connaissance avec cette somptueuse demeure des anciens rois, trop pleine de souvenirs historiques pour ne pas intéresser vivement un des élèves du collège de France. Après avoir parcouru les jardins et les pelouses, visité les appartements monté et descendu les larges escaliers de marbre, admiré la féerique perspective de Satory, nous voulûmes, avant d'aller à Trianon, parcourir les galeries de tableaux. Nous voilà donc, marchant dans les immenses salles, dans les longs couloirs, la tête oscillant de droite à gauche et du haut en bas, pour ne pas perdre un pouce des magnifiques toiles qui y sont exposées. Il y avait là de nombreuses scènes militaires, dont les premiers plans sont invariablement garnis de cadavres et de mares de sang. Ma tante Estelle n'avait pas encore totalement oublié l'infortuné Marcel et ce spectacle éveillait dans son âme de bien douloureux souvenirs. Aussi avait-elle les yeux tout humides ; ce qui l'empêchait de voir bien clair.

Déjà elle avait fait un faux pas, en s'accrochant au support d'une des balustrades qui défendent de trop près l'approche des toiles. C'était ce jour là jour d'étude ; c'est-à-dire qu'il était loisible aux artistes de venir travailler dans les galeries et d'y copier les tableaux de leur choix.

Au détour d'un couloir et tout près de la porte, un peintre avait installé son chevalet et sa boîte à couleurs était posée près de lui, sur un tabouret. Il était absorbé dans son œuvre et ne nous remarqua pas. Ma tante Estelle, qui restait en arrière pour nous cacher ses larmes, heurta de trop près le tabouret du peintre et voilà brosses et couleurs répandues sur le

plancher. En un clin d'œil, nous fîmes tous accroupis ramassant à la hâte les vessies de vermillon, de cobalt, de jaune et de vert, qui avaient roulé dans toutes les directions. Ma tante se confondait en excuses, je prodiguais toute mon éloquence pour la faire passer pour myope, et le peintre, trop bien élevée pour se fâcher tout haut, marmottait entre ses dents je ne sais quelle boutade. Pourtant quand nous eûmes fini de réintégrer toutes les vessies dans les petits casiers de fer blanc, et quand les brosses les unes après les autres furent rentrées dans leur tiroir, l'artiste leva la tête vers ma tante qui, les yeux plus humides que jamais, se tenait devant lui dans une posture humble et suppliante. Il remarqua cet air de profonde tristesse et dans l'ignorance complète où il était de sa cause première, il en attribua la raison à ses grondements inarticulés. C'était un brave homme, car il se sentit ému et assura ma tante que l'accident qui venait d'avoir lieu était fort peu de chose, puisqu'il était si vite réparé et qu'il ne valait pas la peine qu'elle s'en chagrînât.

"Du reste, le jour s'en va, dit-il, il est temps que je plie bagage." Et joignant le geste à la parole, il eût bien vite raclé sa palette, essuyé brosses et pinceaux, dévissé l'appuie-main et quitté sa veste de travail. "Avez-vous été à Trianon?" demanda-t-il, tout en achevant son petit ménage?—Pas encore? Eh bien, je vous y accompagnerai. Je connais cela comme mes poches, et si vous voulez m'accepter pour guide, je vous en ferai remarquer les beautés!" Nous n'avions garde de refuser et nous sortîmes ensemble, l'artiste et ma tante devant ; moi et ma mère derrière. Ce peintre fut on ne peut plus aimable et ne nous quitta pas sans avoir emporté notre adresse.

Bref, six mois plus tard, il avouait à ma tante Estelle qu'il avait résolu de passer auprès d'elle le reste de ses jours, si toutefois elle n'y mettait pas d'obstacle. Il était las du célibat et voulait faire une fin. Parbleu ! elle aussi, en était lasse et ce n'était certes pas de son plein gré qu'elle y était encore engagée. Pourtant elle hésitait à répondre, appréhendant que son contentement ne fût encore la cause de quelque sinistre aventure. Elle demanda quelques jours pour réfléchir, et le soir, elle nous faisait part de sa sixième demande en mariage. Nous la félicitâmes de tout notre cœur, car elle était déjà dans l'âge où les filles interrogent avec anxiété leur avenir. Si elle voulait goûter de la vie conjugale, il était grand temps qu'elle y entrât. Aussi, les préparatifs furent vite terminés, Monsieur Grégoire, c'était le nom de notre peintre, dirigeait en ce moment les travaux de restauration d'une cathédrale. Bien qu'il ne fût plus jeune non plus, il était

fort enthousiaste, de son art d'abord et ensuite de ma tante Estelle dont les romanesques aventures et le caractère l'avaient séduit. Par une belle après-dîner, venant d'arranger ses affaires à la mairie, il monta sur son échafaudage.

Gai plus que jamais, il plaisantait avec ses collaborateurs et faisait des bons mots. Il grimpa ainsi jus qu'à la voûte de l'église, pour vérifier l'exécution de quelque travail. Il fredonnait un refrain célèbre, songeant que si son Estelle le voyait aussi, haut perché, sur des planches fragiles, elle ne pourrait s'empêcher de frémir. Et il savourait, par avance, les joies paisibles de la vie de famille, lui qui avait bu jusqu'à la lie les tristesses et les déboires de la vie de garçon. Tout d'un coup, ... patatras, il mit le pied sur une planche en bascule. En un instant l'homme et la planche rebondirent sur le dallage de marbre. Quand on ramassa le malheureux, il vomissait le sang à pleine bouche, sa cervelle était à nu, et un bras fracassé lui faisait endurer d'atroces douleurs.

On courut chercher un civière mais avant qu'on eût pu y installer le blessé, il avait exhalé le dernier soupir. Ma tante Estelle, en recevant ce nouveau coup de la main du sort, n'eut pas seulement la force de fondre en larmes; son œil resta sec; toute sa douleur se concentra en elle-même et elle me parut en démence. Pourtant, à la fin, sa vigoureuse constitution triompha. Elle avait essuyé trop d'ouragans dans son existence accidentée pour ne pas être capable d'une résignation aussi grande que son affliction était profonde. Elle courba la tête sous cette nouvelle épreuve qui, après tout, n'ajoutait qu'une goutte d'eau dans l'océan de ses douleurs. La mesure était trop pleine pour être susceptible d'en recevoir davantage. Ma tante était vouée désormais au célibat et au deuil à perpétuité,

Mais le cruel destin, qui s'était plu avec tant de persévérance à renverser tous ses projets les plus chers, ne voulait pas encore la laisser quitte à si bon marché. Elle devait boire une fois de plus à la coupe amère. C'était en 1832 et elle venait d'entrer dans sa 59e année.

L'hiver précédent ma pauvre mère avait gagné une sérieuse bronchite et nous avions été fort inquiets sur l'issue de cette maladie. Ma tante avait été sublime de dévouement et Dieu avait récompensé ses généreux efforts et son abnégation en guérissant notre chère malade. Le docteur Désiré Tardif, qui l'avait soignée, était tout émerveillé de la manière dont ma tante avait suivi ses prescriptions et exécuté ses ordonnances.

Lui, qui pourtant avait beaucoup vu de garde malades, déclarait à tout venant que ma tante Estelle était la plus dévouée et la plus intelligente de toutes les infirmières. Aussi l'estimait-il beaucoup, et n'en voulut-il pas souffrir d'autre auprès de ma mère tant qu'elle fut en danger. Quand notre malade entra en convalescence, le Docteur Tardif continua ses visites assidues.

Nous dûmes un jour lui faire voir que nous pouvions désormais le dispenser de venir aussi souvent, car nous n'étions pas riches et nous craignons que son mémoire ne fit un brèche trop large à nos modestes revenus. Il n'en continua pas moins de venir, sans tenir compte de notre embarras, et à la fin, il s'ouvrit à Estelle de ses intentions à son égard. Le docteur avait toujours été garçon. Sa sœur, comme lui cœlibataire, n'avait cessé d'administrer son ménage que le jour où elle était entrée dans le lit où elle devait mourir.

Depuis ce temps, dix huit mois environ, le médecin avait essayé plus d'une trentaine de valets de chambre et avait changé cinquante fois de restaurant. Il en était arrivé au point qu'il ne pouvait plus sentir la cuisine des boulevards et il avait congédié son dernier Baptiste depuis à peu près six semaines.

Il ne pouvait plus y tenir et suppliait ma tante Estelle de venir prendre la direction de sa maison.

Seulement, comme il était fort sensible à l'endroit du qu'ér. dira-t-on, il ne pouvait la faire entrer dans son intérieur qu'à titre d'épouse. Cela lui permettrait de plus, sans donner prise à la critique, de nous offrir asile sous son toit, à ma mère et à moi, car ma tante eût trop souffert d'être séparée de nous.

Le bon docteur se sentait vieillir et les rhumatismes commençaient à le mordre, il lui fallait des soins affectueux dont ma tante Estelle était seule capable, Il concluait à leur union immédiate.

Ma tante nous consulta, nous agréâmes la proposition du docteur et nous fîmes comprendre à ma tante qu'elle ne pouvait raisonnablement laisser s'échapper cette tardive occasion. Nous fîmes miroiter à ses yeux l'appât enchanteur de la paix et de l'aisance pour ses derniers jours. Elle se rendit et nous mimes joyeusement la main aux préparatifs indispensables.

L'éternelle couronne et le voile, qui depuis le Directoire attendaient patiemment la bonne chance de leur propriétaire, furent encore exhumés de leur carton. Tous les talents de l'atelier de ma tante furent mis à contribution pour essayer de leur donner un regain de jeunesse. En dépêchant cette besogne quelques apprenties rirent bien un peu en chuchotant. Elles

s'égayaient en devisant sur l'air de candeur qu'allait donner ce voile à une ingénue de 59 ans. Mais comme ma tante était universellement aimée et respectée, les plus âgées imposèrent silence à ces jeunes espiègles. Bientôt tout le trousseau fut prêt. La toilette achevée, il n'y avait plus qu'à accomplir la cérémonie. On fixa donc le jour et comme le docteur Tardif était homme du monde, on lança des invitations, on débattit au Palais Royal les frais du repas de noces et un escadron de voitures fut mis en réquisition. Peintres et tapissiers se mirent en frais de rafraîchir la décoration des appartements qu'allait habiter ma tante.

Dans cet intervalle le choléra avait fait son apparition. On sait que cette année 1832 est restée tristement célèbre par les ravages épouvantables que la terrible épidémie exerça dans la ville de Paris et le reste de la France. En peu de temps le docteur Tardif, dont la réputation était universelle, ne sut plus où donner de la tête. Ses jours et ses nuits se passaient au chevet des malades. Il en guérissait peu, pourtant, la maladie n'étant pas encore bien connue.

Les efforts du dévouement et de la science étaient neutralisés par la rapidité effroyable de ce mal étrange. Mais plus le fléau, s'étendait plus le courage et l'abnégation grandissaient et recrutaient de nouveaux prosélytes. Déjà plusieurs médecins, quelques sœurs de la charité des infirmiers, des prêtres avaient succombé au poste d'honneur. Pour un qui tombait quatre se présentaient pour occuper sa place. Le Dr Tardif n'avait plus le temps alors de songer au mariage. Depuis l'apparition de la calamité, il ne vivait plus chez lui. La moitié des invités de la nocce étaient, du reste, couchés pour toujours dans le cimetière ; les chevaux étaient en trop petit nombre pour transporter des cercueils et enlever des cadavres.

Ma tante Estelle, toujours bonne et charitable, s'était installée chez une voisine dont le mari et les deux enfants étaient atteints de la contagion. Un jour, le docteur Tardif ressentit dans ses entrailles les premières atteintes du fléau. Les symptômes s'accroissaient avec une effroyable vitesse, il se précipita dans son laboratoire et avala tout d'un trait des pilules qu'il avait fait préparer pour un de ses malades. Néanmoins, il dut prendre le lit, et se sentant frappé à mort, fit appeler un notaire. Il voulait au moins laisser à Estelle une partie de son bien. L'officier ministériel que le moribond avait demandé était marié depuis peu. Quand sa femme vit qu'il se disposait à partir, elle voulut savoir où il allait. Il ne put s'empêcher de lui faire part du risque qu'il fallait courir et de lui communiquer ses craintes. Alors cette jeune femme, frappée de terreur, se pendit au cou de son mari en pleurant, le suppliant de ne pas la quitter. D'abord attendrit

par cette scène, le pauvre homme sentit son courage chanceler et sa résolution faiblir. Pourtant, il eut honte de lui, et faisant un effort rapide, il se dégagea de l'étreinte de sa femme en prononçant le mot de "devoir." Mais elle se précipita au devant de la porte en lui barrant le passage. Il s'engagea une lutte, dans laquelle l'amour de la femme devait vaincre l'héroïque énergie de l'homme. D'un mouvement rapide comme l'éclair, l'épouse du notaire avait fermé la porte à double tour et jeté la clef dehors en brisant une vitre. Le notaire était prisonnier. Il cria, tempêta, frappa des pieds et du poing, la porte qui résista ; Force lui fut de se soumettre. Durant ce temps, le docteur Tardif était mort sans testament, laissant par conséquent toute sa fortune à d'indignes parents qui ne lui firent même pas graver une épitaphe.

C'était pour ma tante le comble de l'infortune. Elle supporta pourtant ce dernier assaut avec courage. Elle s'y était presque attendue. Elle jura solennellement que désormais, fut-elle demandée en mariage par l'Empereur de la Chine, elle refuserait péremptoirement et sans donner d'explication.

En témoignage de sa résolution et pour se couper toute retraite, elle donna son voile et sa couronne d'oranger pour la cérémonie de prise d'habit d'une ancienne ouvrière qui, sa filleule, devenue veuve, laissait tout son petit avoir à sa marraine et entrait au couvent chez les pauvres Clarisses.

J'oubliais de vous faire remarquer que l'affreux caniche que vous avez quelquefois rencontré en compagnie de ma tante, était celui du docteur Tardif.

Il avait tant de fois accompagné son maître chez nous qu'il connaissait parfaitement le chemin. Après la mort du docteur il se rendit tout seul à notre porte et se mit à gratter en pleurant d'un air lamentable. Nous l'accueillîmes et depuis il ne nous a plus quittés. Il affectionnait particulièrement ma tante qui le lui rendait bien, du reste, car c'était tout ce qui lui restait de toutes ses nombreuses faillites matrimoniales.

Je n'ai plus qu'à vous apprendre que ma tante Estelle qui avait été dans sa vie abreuvée de tant d'amertumes, qui avait essuyé tant de catastrophes et porté tant de deuils, devait encore avant de mourir assister à l'agonie de toute une nation. C'est en présence d'un épouvantable cataclysme, au milieu d'un peuple en deuil, qu'elle a rendu son âme au ciel. C'était durant la guerre Franco-Prussienne.

Quelques jours avant la capitulation de Paris, nous l'avons enterrée au son de l'infamale musique que les batteries prussiennes nous servaient comme l'accompagnement forcé des horreurs du siège.

Son médecin, savant homme s'il en fut, me disait, en me serrant la main, sur le bord de la fosse : " Elle aurait pu aller encore bien loin cette femme de 98 ans : mais il est évident que c'est le chagrin qui l'a emportée avant l'âge.

Pauvre tante Estelle !

EUDOXE.

Le merveilleux dans les drames de Shakespeare.

Les apparitions que Shakespeare évoque et fait surgir dans ses drames immortels sont d'une puissante originalité. Elles traduisent en tableaux vivants ce qui se passe dans l'âme du criminel, dont les remords sont sans trêve. Elles concourent à la marche du drame, l'expliquent et contribuent à faire de celui-ci une chose vivante. Le surnaturel y devient un facteur important sans que l'on soit tenté de crier à l'artifice.

C'est que ces ombres vengeresses ou bienfaitantes ne sont pas de pures abstractions comme les Vices et les Vertus des *Mystères* et des *Moralités* du moyen-âge : ce sont des formes, des figures, si l'on veut, que se représente l'âme à jamais troublée par le doute, les passions inassouviées, le crime enfin consommé. Les personnages viennent sur terre tels qu'on les a connus et prennent place jusque dans les songes qu'ils animent.

Dans les *Mystères*, embryon du théâtre moderne, les personnages : la Paix, la Miséricorde, la Justice et la Vérité,* sont des êtres abstraits qui ne répondent pas immédiatement à l'état de l'âme du spectateur, à aucune des passions qui l'agitent. Les attributs dont ils sont décorés ne changent pas ; ils ne sont là que pour exprimer des idées générales. Dans les drames de Shakespeare, au contraire, les sentiments prennent corps et la vengeance n'est pas une allégorie, ne porte pas d'attributs afin qu'on la distingue : non, elle anime les victimes elles-mêmes et parle par toutes les blessures dont elles sont mortes, par le sang dont elles sont couvertes.

L'ambition de Macbeth se répercute, pour ainsi

* Le *Mystère* de la Conception, par exemple.

dire, jusque sur les sombres bruyères où les trois sorcières se livrent à leur horribles incantations. Il en sort le fameux : " tu seras roi ! " (*Thou shalt be king hereafter*). Ce n'est pas le hasard qui jette à Macbeth ces mots fatidiques ; l'âme du général de Duncan était prête déjà à recevoir le germe du crime que le dramaturge anglais fera ensuite grandir avec un incomparable génie. Banquo, le compagnon de Macbeth, reste serain devant les prédictions des magiciennes. " La terre, dit-il, enfante des bulles aériennes, filles, légères de l'air, qu'un souffle dissipe : ce que nous avons vu n'était qu'un néant." Macbeth, lui, est ému, parce que, comme le remarque avec raison un critique, † " elles ont formulé nettement l'espérance vague dans le coin le plus obscur de sa pensée."

Si l'on supprimait les sorcières de ce drame puissant, il perdrait de sa grandeur et l'étonnant et profonde moralité qui s'en dégage se trouverait dépoétisée.

Ducis, tenté par Shakespeare, a reculé devant les prophétesses et la chaudière dans laquelle elles font bouillir " une œuvre sans nom." Ducis, comme le dit spirituellement un écrivain, " avait la fougue rectiligne." C'est pourquoi, n'ayant pas voulu déroger aux traditions du théâtre classique de son pays, il a eu recours au songe, qui avait déjà tant servi. Citons ici quelques vers d'un poète sincère, mais rendu impuissant par les conventions impérieuses de la tragédie française :

Je croyais traverser dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les horreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantaient.
Près d'un chêne enfamé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect ! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime.
Étonné, je m'avance : " Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'effrayez-vous qu'un effrayant prestige ?
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux

† A. Mézière : Shakespeare, ses œuvres et ses critiques.

S'appelaient tour à tour, s'applanissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche ;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche,
Et tous trois dans les airs, en fuyant devant moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : "Tu seras roi !"

Ces vers sont beaux, je n'en disconviens pas ; mais conviennent-ils à l'interprétation du chef-d'œuvre de Shakespeare ? Ils en sont le reflet assoupi, — un reflet sans intensité, comme la lumière d'une aurore boréale.

* *

Le merveilleux est venu encore en aide à Shakespeare dans *Hamlet*, dont la création ne lassera jamais la critique. Hamlet a réfléchi sur le mariage précipité de son oncle avec sa mère. L'apparition de l'ombre de son père n'est pas une révélation soudaine ; celle-ci était comme à l'état latent dans l'âme indécise et rêveuse du jeune prince de Danemark. "J'ai ici, dit-il, à sa mère, qui essaie de le consoler de la mort de son père, ce qui est plus que l'apparence." A Horatio, avant que celui-ci lui raconte l'apparition sur l'esplanade d'Eliseneur : "Mon père ! — Il me semble que je vois mon père... avec les yeux de mon âme, Horatio." Au spectre, après que celui-ci a parlé : "O pressentiments prophétiques de mon âme !" Nous avons donc, dans l'apparition, comme le dédoublement de la pensée d'Hamlet qui, sans cesse, se représente la personne animée du feu roi. Un récit de ce qu'il voit en dedans de lui, de ce qu'il a vu et entendu sur l'esplanade, pourrait-il émouvoir le spectateur au même degré que l'apparition elle-même ? Sans elle le drame serait tout autre ; car elle est la confirmation des pensées secrètes et confuses du jeune homme, témoin du peu de place que son père a laissée dans les regrets de ceux qui l'entourent. Les révélations de l'ombre lui mettront au cœur la vengeance, comme les paroles des trois sibylles encourageront l'ambition de Macbeth à n'avoir aucun frein.

On peut cependant concevoir la tragédie d'Hamlet sans le spectre : Hamlet cherchera la cause de la mort soudaine et mystérieuse du roi son père par la méthode intuitive ; tous ses efforts seront désormais tournés vers un tout autre but que celui de la vengeance ; il devra d'abord s'employer à découvrir le coupable, à arriver à la pleine conscience du meurtre, chaînon par chaînon, avant d'agir en justicier. — Arrêtons nous, car ce serait un sacrilège que d'essayer de toucher au drame et au personnage qui le remplit tout entier avec ses hésitations, sa folie vraie ou simulée, ses scrupules religieux, ses pensées qui semblent aller au delà du visible, sa profonde et poignante philosophie.

* *

Shakespeare ne fait pas raconter le rêve, il le met en action. Ce n'est pas Richard III qui narre le sien dans de longues et pompeuses périodes, puisque les spectateurs eux mêmes voient et entendent les spectres de ses victimes : Rivers, Hastings, Henri VI. Clarence, les enfants d'Edward, surgir tour à tour entre les tentes de Richmond et du roi meurtrier et proférer leur malédiction.

"Souviens-toi de lord Hastings! désespère et meurs!" — Souviens-toi de tes vœux étouffés dans la tour. Que notre souvenir, ô Richard, pese sur ton cœur comme une masse de plomb et t'entraîne à la ruine, à l'opprobre, à la mort ! Désespère et meurs !

Les ombres disparaissent ; Richard se réveille en sursaut.

RICHARD.

Donnez-moi un autre cheval! — l'ansez mes blessures. — Joux, aie pitié de moi!... Ma conscience a des milliers de voix, et chaque voix élève contre moi une accusation différente, et chaque accusation me dénonce comme un scélérat. Le parjure, mais le parjure au premier chef ; le meurtre impitoyable, le meurtre hideux, tous les crimes se pressent en foule à la barre, en criant : "Coupable ! coupable !..." Il m'a semblé que les âmes de tous ceux que j'ai assassinés venaient dans ma tente, et chacune d'elles appelait pour demain la vengeance sur la tête de Richard.

* *

Dans *Cymbeline*, — l'une des pièces de Shakespeare qui se jouent le plus difficilement, — le rêve devient encore une réalité. Posthumus, l'époux de cette pure et loyale Imogène, que les infortunes n'ont jamais lassée, est prisonnier. La veille de son exécution, durant ce qu'il croit être le dernier sommeil, les apparitions des siens font cercle autour de sa couche et lui apportent l'espérance. La mère du condamné invoque Jupiter lui-même, qui ne tardera pas à descendre de l'Émpyrée : — "Jupiter, puisque notre fils est vertueux, mets un terme à ses souffrances.

Posthumus, lui, ne parle de son rêve qu'avec une douloureuse ironie.

Sommeil, tu as été un grand-père pour moi, tu m'as engendré un père, tu m'as créé une mère et deux frères. Mais, ô vains prestiges, ils sont partis ! Ils se sont évanouis aussitôt après leur naissance ; et voilà que je me réveille.

* *

Tout en faisant une large part aux superstitions du temps, on ne peut s'empêcher d'admettre que le merveilleux dans certaines œuvres de Shakespeare est un des procédés de l'art qu'il éleva jusqu'au sublime. Ce procédé est bien à lui. Shakespeare a voulu que

ses drames fussent mouvementés, animés par tous les souffles du visible et de l'invisible.

J. AUGER.

EN CHEMIN DE FER

UN SOUVENIR

C'était une personne angélique d'âme
et de forme qui me semblait descendue
du Ciel pour m'y faire lever à jamais
les yeux quand elle y remonterait avant
moi.

(Lamartine.)

Angels are painted fair, look like you.
There's in you all that we believe of
[heaven;
Amazing brightness, purity and truth
Eternal joy, and everlasting love!

(Otway, *On women*.)

Notre siècle, dit-on, est un siècle de lumière..... et de merveilles. Il semble que la raison humaine, par un suprême effort, ait forcé la nature à lui révéler ses secrets les plus cachés.

Je me figure parfois, suivant les caprices de mon imagination, un ancien Grec ou Romain revenant sur la terre. Quels cris d'admiration et d'enthousiasme la vue de tous ces phénomènes : chemins de fer, bateau-à-vapeur, imprimerie, télégraphe, téléphone,— cette découverte récente, mais non moins merveilleuses que ses aînées,—ne devraient-ils pas lui arracher !

Si, après avoir admiré toutes ces grandes choses, il lui prenait fantaisie d'explorer la région des cieux, il n'aurait qu'à ordonner la confection d'un aérostat qui le transporterait là-haut vers des régions infinies, voire même à la lune ou à quelque autre astre d'où son esprit serait peut-être venu. Ce qu'il aurait à raconter à ses contemporains étonnés devra, ce me semble, leur faire regretter de ne pas être nés au 19^e siècle au lieu de celui de Périclès ou d'Auguste.

Enfin, il faut bien le dire, nous sommes rendus à un tel point, que quelques-uns veulent faire disparaître complètement les ténèbres de notre planète en créant un nouveau soleil, la lumière électrique.

Combien alors, ô lune, regretteront ta pâle et douce lumière, qui faisait rêver leur imagination. Plus de

ces promenades solitaires à l'ombre des rayons de ton disque argenté, pendant lesquelles tant de cœurs ont battu au souvenir d'un être adoré,

Laissant aux érudits le soin de nous faire connaître ce que nous réserve l'avenir, je reviens à ma première pensée, celle de retracer le souvenir d'un voyage en chemin de fer.

Ceci me met en mémoire un bon mot d'un infatigable apôtre de la colonisation, le révérend messire Labelle. Il parlait un jour à des colons de la nécessité d'avoir une voie ferrée.—“ Bah! dit un vieux routinier, nous nous sommes bien passés de chemin de fer jusqu'à présent, et nous n'en avons pas besoin pour aller au ciel. ”—“ Oui, répondit le fin curé, mais ce n'est plus aujourd'hui comme autrefois, et si St. Pierre vous voit arriver aux portes du ciel en charrette, il saura toujours bien vous dire que vous êtes un imbécile, et vous aurez l'air bien piteux en entrant dans le Paradis. ”

Or donc, par un beau jour d'automne, je voyageais en chemin de fer. Il partait tout simplement de Lévis, pour une des paroisses du bas du fleuve. Ce n'était pas nouveau pour moi, et j'avais pris le train rapide, croyant abrèger par là les ennuis de la route.

Nous laissâmes Lévis à une heure de l'après-midi; mais quinze minutes plus tard, arrivés à la gare de la Chaudière, j'appris que nous devions attendre à cet endroit le convoi de la *malle* anglaise, venant de l'Ouest, c'est-à-dire que nous étions condamnés à un arrêt de cinq heures.

J'avais bien un numéro de *La Nouvelle-France*, que je venais de recevoir, et qui valait à lui seul tout un beau livre, mais attendre cinq heures pour quelqu'un pressé d'arriver, c'est bien long. Néanmoins, je fis bon cœur contre mauvaise fortune, et je me consolai aisément.

D'ailleurs nous étions plusieurs voyageurs que tous semblaient s'ennuyer autant, sinon plus que moi.

Je dis plus que moi, car enfin, il y avait (je dois ici l'avouer, et j'en conserve religieusement le souvenir) un nombre des passagers qui attendaient dans le même char que moi. une femme, une jeune fille, étrangère pour moi, mais une de ces créatures dont la présence seule change les heures en des minutes, tant la vue des beautés que Dieu se plaît quelquefois à leur prodiguer nous remplit de respect et d'admiration.

La présence de ces êtres privilégiés élève l'âme à des régions où elle semble entendre des sons lointains de l'harmonie divine.

Elle purifie nos affections, exalte et ennoblit nos pensées. Un sentiment profond d'un bonheur infini

envahit tout notre être, et nous rappelle notre divine origine.

Aussi, que d'hommes ont été ramenés à la vertu par l'influence magique d'une femme!

Combien, vaincus par les difficultés nombreuses de la vie, allaient abandonner le combat, lorsque la pensée, le souvenir d'une de ces figures douces et sympathiques a ranimé leur courage et remplit leur âme d'un saint enthousiasme.

Loin de moi l'idée de vouloir faire ici un panégyrique frivole de la charmante personne, qui, comme moi, attendait le départ du train, et que je ne reverrai peut-être jamais; l'hommage qu'elle mérite ne doit pas ressembler à des louanges oiseuses. Je veux tout simplement commémorer quelques une de ces impressions de voyage, dont le souvenir est un charme qui embellit notre existence.

Elle était si belle. Il y avait tant de grâce et de noblesse dans son maintien. Sa physionomie, qu'encadraient de beaux cheveux blonds, exprimait à la fois tant d'intelligence, de douceur et de vertu!

La nature elle-même en cet endroit disposait tellement l'âme aux douces impressions, qu'il n'en fallait pas tant pour émouvoir la mièze. Le soleil, qui s'inclinait à l'horizon, revêtait tous les objets d'une teinte douce et rêveuse,

J'étais heureux de vivre; je sentais les replis de mon cœur se dilater, et subir l'impression de la vertu.

C'est en vain, me disai-je, que l'homme, toujours à la recherche d'un bonheur idéal s'agite et croit le trouver dans le bruit. Les images trompeuse du monde étourdissent l'esprit, mais ne tiennent rien de ce qu'elles promettent...

Telles étaient les pensées que m'inspirait la nature et la personne de cet ange d'innocence, lorsqu'arriva le train attendu.

On change les malles du convoi; on se livre sans retard au remue-ménage qui a lieu en pareille circonstance, et nous voilà partis, allant à toute vitesse, afin de regagner le temps perdu.

J'arrivai au terme de mon voyage avant la belle étrangère. J'aurais voulu continuer, pour aller je ne sais où, peut-être en paradis, car le lieu qu'elle habite doit y ressembler.

Je n'emportais d'elle que son souvenir. Je ne pouvais oublier ce regard limpide où se reflétait l'azur des cieux.

Malgré la distance qui nous séparait, il me semblait que son âme communiquait avec la mièze, et lui inspirait l'amour du beau et du bien.

Mon cœur était plein de mansuétude pour l'humanité, et, ce soir-là, je priai mieux.

A. G.

La vie psychique des bêtes.

PAR M. BUCHNER.

M. BUCHNER a étudié, non pas la vie psychique des bêtes, comme semble l'indiquer le titre de l'ouvrage, mais seulement les phénomènes intellectuels que présentent les animaux inférieurs les plus intelligents les fourmis, les hyménoptères et les araignées.

Il y a peu d'observations personnelles dans cette ouvrage, et ce n'est pas un livre aussi original que l'ont été les ouvrages de *Huber* et des autres savants, qui a raconté avec prédilection les phénomènes étonnants que fournit l'observation de ces petits insectes. Mais, comme l'auteur a pris soin de recueillir les données qui lui ont été envoyées de toutes parts sur ce sujet par un grand nombre d'observateurs différents, le lecteur trouvera dans le livre de M. Buchner des documents inédits assez abondants.

En outre, M. Buchner a compulsé et rassemblé à peu près tout ce qui a été dit sur la matière. C'est donc un excellent recueil des faits relatifs à l'intelligence des fourmis et des abeilles.

M. Buchner compare les sociétés des fourmis aux sociétés humaines; et souvent l'avantage, au point de vue de la justice et de la meilleure organisation sociale, n'est pas du côté des hommes. Il y a, chez les fourmis, des sortes d'exploitations agricoles, et on peut même, dans les sociétés des fourmis, constater une traite du bétail, lequel, dans les fourmillières, est représenté, comme on sait, par les pucerons. Certaines espèces de fourmis vivent en république; d'autres vivent en monarchie. Dans les unes et les autres, il y a une organisation savante, compliquée et immuable, qui se répète depuis un grand nombre de générations. D'autres espèces forment une société où se trouvent, comme chez les termites, des soldats, d'une part; d'autre part, des ouvriers ou architectes, qui, les uns et les autres, n'agissent jamais que comme soldats ou comme architectes. Il y a aussi des esclaves des agriculteurs, etc.; toutes castes bien distinctes qui coexistent les unes à côté des autres, accomplissant régulièrement la fonction qui leur est dévolue.

Il n'est pas jusqu'au langage et aux rapports d'individu à individu qu'on ne puisse aussi contester chez ces insectes. Nous ne savons pas comment se font ces communications ; nous savons seulement que, par le toucher de leurs antennes, les fourmis se font entendre de leurs semblables et leur indiquent des faits précis, parfois assez compliqués ; par exemple, l'endroit où se trouve une proie ; le secours qu'exige une fourmi blessée ; le danger qu'il y aurait à continuer la même route que précédemment, etc.

Il semble aussi que certains sentiments individuels, bien réglés définitivement par l'instinct, trouvent place dans l'intelligence des fourmis, et qu'elles soient capables de sentiments d'amitié, d'inimitié, et de com passion.

Les sociétés des abeilles sont essentiellement monarchiques. La vie de la ruche se compose de la vie de dix à douze mille individus, ouvriers et soldats tout à la fois, d'un petit nombre de mâles, ou faux bourdons, qui servent à la fécondation de la reine, et d'une seule reine dont le rôle est essentiellement de perpétuer l'espèce.

M. Buchner s'élève avec raison contre l'insuffisance du mot instinct qui n'explique rien. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de transition entre l'instinct et l'intelligence, et tous les efforts qu'on a faits pour séparer ces deux phénomènes de l'activité cérébrale sont restés insuffisants.

En résumé, ce livre fort bien traduit, en un style très clair et très correct, par M. Létourneau, sera lu avec plaisir et profit ; car les faits qu'il contient, quoiqu'ils soient connus pour la plupart, ne peuvent que gagner à être redits et réunis en un seul ouvrage.

Traduction française par M. Létourneau, in vol, in 8 de 500 pages. Paris, Reinevald 1881.

(Extrait de *La Revue scientifique*.)

PAYSAGE

Tout dort. Pas de lumière
Dans l'air silencieux :
Il fait noir sur la terre
Et dans les cieux.

Le vent agite l'onde,
Le fleuve écumieux fuit,
Et le tonnerre gronde.
Et l'éclair luit.

A la bonne sainte Anne
Le pêcheur fait en vœu,
Pour revoir sa cabane
Sous le ciel bleu.

Bientôt dans les campagnes
On n'entend plus souvent,
Montant dans les montagnes,
Les bruits du vent.

La lune se dégage,
Dans le noir firmament,
D'un pur et blanc nuage,
Très lentement.

Toute pleine elle brille,
Argentant le buisson :
Vénus blonde scintille
A l'horizon.

La nuit étend ses voiles
D'un azur embrasé,
Étincelant d'étoiles
Dans l'infini.

J'aime, après un orage,
Durant les nuits d'été,
A goûter sous l'ombrage
La volupté.

J'aime l'ombre pensive ;
A deux j'aime à rêver,
Quand le flot sur la rive
Vient expirer.

Viens, ô ma bien aimée,
Le feuillage est obscur,
La brise est embaumée,
Le ciel est pur.

EDOUARD HUGO